

cette voix chaude et gutturale propre aux Espagnols, mais sur une intonation solennelle et quelque peu menaçante qui frappait désagréablement l'oreille de la jeune femme.

— Je vous écoute, répliqua-t-elle un peu plus froidement en indiquant un siège.

Mariquita — car on a déjà deviné que c'était elle — rejeta d'un mouvement lent la résille qui couvrait son visage et ses épaules, et apparut dans la splendeur de son type orléanais et de son costume argentin.

Sous son voile, elle n'avait qu'une longue robe de satin noir, à manches courtes et hardiment décolletée, qui dessinait à merveille sa taille souple et faisait ressortir la chair opulente dont les tons mats contrastaient avec les chatoulements de la soie et de la chevelure aux reflets bleus.

La petite duchesse ne put retenir un regard de surprise, mêlé d'admiration, devant cette splendeur dont l'éclat éblouissait, au premier regard.

Mais le regard fixé sur elle était si brûlant et la fouillait si obstinément, qu'un peu de malaise ne tarda pas à s'emparer d'elle.

Les deux femmes restèrent un instant en face l'une de l'autre, s'étudiant et s'analysant des pieds à la tête, avec cette rapidité d'intuition qui est propre à leur sexe.

Au fur et à mesure qu'elles se considéraient, l'expression de leurs yeux changeait.

La Marquessa, en voyant la petite duchesse si jolie dans sa grâce mignonne, éprouvait une sourde colère et sentait son cœur se remplir de plus en plus de haine.

Jeanno devinait ces sentiments, et ses yeux bleus disaient à présent très clairement qu'elle se savait en face d'une ennemie.

Ce fut elle qui rompit la première le silence.

— Je vous écoute, madame, dit-elle pour la seconde fois, et elle s'assit.

Mariquita s'assit en face d'elle.

— Vous êtes bien, fit celle-ci, madame la duchesse de Kandos ?

— Oui, madame.

— C'est bien vous qui avez épousé, il y a deux ans, M. Paul de Kandos, à son retour d'Amérique ?

— Oui, madame... Mais pourquoi ces questions ? Vous ne m'avez pas encore dit votre nom, ni qui vous êtes, et c'est par là, il me semble, que vous eussiez dû commencer.

— Qui je suis, mon nom vous l'apprendra tout à l'heure. Veuillez seulement m'accorder deux minutes d'attention.

Jeanno prit une pose poliment résignée.

Le malaise que lui avaient inspiré la vue et le ton de l'étrangère visitieuse ne cessait d'augmenter, sans qu'elle pût s'en expliquer la cause.

Elle sentait seulement qu'elle allait apprendre quelque chose de grave.

— Lorsque vous avez épousé M. le duc de Kandos, vous saviez qu'il était marié, longtemps auparavant, à Paris ?

Jeanno redressa la tête.

— Il avait, à cette époque, épousé une jeune fille qui s'appelait Mariquita Antequerra, dont il eut une fille, qui porte le nom d'Annette.

— Oui, sans doute, interrompit la petite duchesse. Mais, encore une fois, pourquoi me parlez-vous de tout cela, madame, et que signifient ces questions ?

La Marquessa se leva, pâle, le sourire aux lèvres, le triomphe dans ses prunelles noires.

— Vous ne le devinez pas, madame ?

— Pas le moindre du monde.

Jeanno se leva à son tour fort ému.

— Je le devine si peu, madame, ajouta-t-elle, que je serai obligée de me retirer si vous persistez à ne pas me dire qui vous êtes, et ce que vous venez faire ici.

La petite duchesse ne mentait pas absolument, en disant qu'elle ne devinait rien ; mais, pourtant, elle pressentait quelque chose, car elle avait peur.

— Madame, répondit-elle Mariquita, d'une voix stridente, en s'avancant sur la jeune femme, avec le regard du faucon qui se précipite sur l'oiseau dont il va faire sa proie, — Paul de Kandos se croyait veuf, et il ne l'était pas ; sa première femme passait pour morte, et elle vivait.

Je suis la duchesse de Kandos, et je rentre chez moi !

XIX

BIGAME OU DÉMASQUÉ

On comprend maintenant la résignation de Mariquita.

Cette résignation n'était qu'apparente, destinée seulement à donner une sécurité trompeuse à celui que la Portena voulait ressaisir.

En retrouvant Ouchillo marié, amoureux d'une autre femme, sa première idée avait été de tuer Jeanno, et elle l'eût fait, sur le moment, si elle n'avait écouté que l'impulsion de sa nature vindicative et à demi-sauvage.

Mais ce désir n'avait pas duré.

Elle aimait Ouchillo plus qu'elle ne haïssait sa rivale.

Elle eût donc donné sa vie pour lui ; elle ne pouvait, habituée à suivre tous ses caprices, à écouter toutes ses passions, se résigner à l'abandon, accepter les faits accomplis, se retirer devant une autre femme.

Cela était au-dessus de ses forces, en dehors de sa conception.

Elle n'y songea même pas.

Elle ne voulait point le frapper, le dénoncer, le livrer...

Non, jamais !

Elle voulait seulement chasser Jeanno, le séparer d'elle ; rendre à cette femme un peu des angoisses et de la douleur qu'elle ressentait.

Comme elle l'avait dit à Momo, parlant de la nouvelle duchesse :

« Sa mort ne l'empêcherait pas, lui, de l'aimer, et ne lui rendrait pas, à elle, la douleur qu'elle me cause, et qui me dévore ! »

Elle avait donc réfléchi, cherché, rassurant ceux qui pouvaient la redouter, afin qu'ils lui laissassent le loisir de combiner un plan quelconque.

Ce qu'elle traquait, par dessus tout, c'était que Ouchillo, pour échapper à ses exigences ou à ses colères, ne s'enfuit avec sa femme dans quelque retraite lointaine et ignorée, où elle comprenait combien il lui serait difficile, pour ne pas dire impossible, de le retrouver, ne voulant pas mettre la police sur leurs traces et sachant que l'argent allait bientôt lui manquer.

Or, en réfléchissant, il lui était apparu cette chose lumineuse que, du moment que le duc Paul de Kandos était vivant, c'était elle la vraie duchesse, la femme légitime, légale, — la seule !

Elle passait pour morte, à la vérité ; mais rien n'était plus facile que de faire constater qu'elle avait échappé à la mort.

Des milliers de témoins la reconnaîtraient, le jour où il lui